

# LE MONDE

## Salle Pleyel, une fête de l'orchestre symphonique en trois créations

Trois jeunes compositeurs face à l'expressionnisme d'Arnold Schoenberg.

Par Pierre Gervasoni - Publié le 08 novembre 2010

Le concert donné samedi 6 novembre, Salle Pleyel, à Paris, par l'Ensemble Modern Orchestra constituait l'un des rendez-vous majeurs du Festival d'automne. Pierre Boulez, 85 ans, devait le diriger. Tout semblait conçu à son intention. Les trois créations de la soirée lui étaient dédiées et deux oeuvres d'Arnold Schoenberg (1874-1951), dont Boulez s'est fait la spécialité, figuraient au programme. Mais le chef d'orchestre et compositeur a dû renoncer pour raisons de santé.

Appelé les 14 et 15 octobre à remplacer son collègue Riccardo Muti, souffrant, à Chicago, Boulez a lui-même été victime d'un problème de santé, un glaucome (maladie dégénérative du nerf optique) qui l'empêche encore de prendre l'avion du retour... Pour suppléer Boulez, on a fait appel à Peter Eötvös. Ce Hongrois de 66 ans incarnait sans doute la seule alternative possible. Chef compositeur, comme Boulez, il a notamment été directeur artistique de l'Ensemble intercontemporain, la formation de pointe fondée par le maestro français, et il a assuré des créations d'esthétiques fort éloignées comme ce fut le cas samedi.

La première du programme, *Postludium*, a été écrite par Bruno Mantovani dans le prolongement de l'opéra *Akhmatova*, qui devrait être créé en mars 2011 à l'Opéra Bastille. L'oeuvre débute par une sorte de "sauve-qui-peut" lancé par une centaine de musiciens.

Cette rugissante entrée en matière reprend son souffle de loin en loin par l'entremise d'épisodes solistes qui contribuent à la lisibilité de la partition. Ici, une arabesque de flûte, là, un trait de clarinette ; ailleurs, une cadence d'accordéon. Par cette oeuvre très plastique - l'une de ses plus belles réussites -, Bruno Mantovani fait de l'orchestre une "bête de scène" et nous rend impatient de découvrir le nouvel opéra.

En dépit de quelques passages séduisants, tel ce babil cristallin instauré entre le piano et le célesta, *Dithyrambes* de l'Allemand Jens Loneleit, né en 1968, n'incite pas à exploiter son titre pour une adresse au compositeur. Ecrite délibérément au fil de la plume, l'oeuvre donne l'impression de changer à chaque page non seulement de livre mais aussi d'auteur.

Enfin, beaucoup plus maîtrisée, *Contrebände (On Comparative Meteorology II)* permet à l'Autrichien Johannes Maria Staud, né en 1974, d'enchaîner les climats expressifs (légers ou denses) dans une dérive onirique très prenante.

Plus ou moins rattachées à la notion d'expressionnisme, les trois créations du jour ont assimilé le concert à une fête de l'orchestre symphonique. Sur ce plan, on aura mis les petits plats (*Cinq pièces op. 16*) dans les grands (*Variations op. 31*) à la table d'Arnold Schoenberg.